

un pâtre couché sur des ruines attend l'aurore qui ne vient pas."

L'orgueil règne dans l'erreur ; l'humanité égarée aspire à l'apothéose : c'est la guerre à Dieu, au Christ et à son Vicaire ; et, sous cette guerre, c'est la guerre à la liberté, à la justice, au droit, à la morale, à la propriété, à la famille, à la patrie, à la société ; c'est le mal pur, c'est la bestiale *Commune* : car la révolution est impiété, et en cela crime et folie. On veut que le Dieu de l'Évangile soit comme un Dieu Lare, relégué dans l'ombre de l'oratoire et du foyer, sans qu'il ait rien à voir au Sénat ou à l'Aréopage. On travaille à une sorte d'apostasie nationale. Et pourtant Dieu n'est-il pas : "Celui qui tient au plus haut des cieux les rênes de tous les empires, qui change les temps et les siècles, transporte les royaumes et les établit. (*Daniel* II-21). Le Dieu des nations, à qui elles ont été données en héritage (*Ps.* 11-6). Les rois règnent par lui, et c'est par lui que les législateurs décrètent ce qui est juste, par lui qu'ils commandent, par lui qu'ils rendent la justice. (*Proverbes* VII). C'est ce Christ qui a été établi juge des vivants et des morts et au nom de qui tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers (*St. Paul aux Philippiens* II-10 et aux *Romains* XIV-11). Tel est le Christianisme. Seul il a posé des principes immuables. Dix-nouf siècles se relient à quarante siècles antérieurs et le Dieu qui s'y révèle étend sa juridiction sur le monde. Il mène les empires à travers les agitations des temps et en fait aboutir toutes les révolutions aux fins préconçues par sa sagesse. Le Christianisme est la LOI DES NATIONS. Allez aux abîmes ou revenez à la foi ; celle-ci ou le chaos... Le royaume du Christ n'est pas de ce monde, dit-on ; c'est vrai, mais il est dans le monde : comme l'âme n'est pas du corps, mais dans le corps.

Voilà le présent ! il a ces humiliations, ses ombres, ses tristesses douloureuses !... La force centrifuge des astres, si elle échappait à ses lois, n'entraînerait pas plus de désordre dans l'économie des cieux en rompant avec la force de gravitation qui en fait l'harmonie.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, 27 Septembre 1877.

(La suite prochainement.)

EXCURSION A LA TRAPPE.

(Suite.)

Les Pères hôteliers non seulement peuvent, mais doivent parler aux étrangers qui visitent l'Abbaye ; aussi, dès que

les soins de sa charge le permirent, le bon Père me rejoignit au jardin. Rarement j'ai entendu une conversation aussi instructive et aussi agréable que celle de cet humble religieux. Quelle onction dans ses paroles ! Avec quel saint enthousiasme il parlait de Dieu et de la Religion !

Le cœur humain se laisse presque toujours émouvoir par les accents d'une parole inspirée et convaincue, mais quand celui qui s'adresse à vous, joint à ses discours l'autorité de son propre exemple, alors ses enseignements acquièrent une force irrésistible. Aussi, le Trappiste, enveloppé de sa robe de bure, revêtu des livrées de la pauvreté évangélique, est-il naturellement éloquent lorsqu'il dépeint le néant des grandeurs humaines, la vanité des richesses et le vide des plaisirs du monde.

Le Trappiste constitue la personnification la plus accomplie du renoncement. Complètement dégagé des affections et des préoccupations terrestres, il trouve dans la Croix qu'il a embrassée avec amour, des félicités inconnues aux enfants du siècle. Une immense pitié lui étreint le cœur, lorsque, des hauteurs idéales de la contemplation où son âme réside habituellement, il abaisse les regards sur l'effrayant tableau des misères humaines. Il gémit sur le fatal aveuglement des hommes qui se perdent à la poursuite de vains fantômes et, quand parfois l'une de ces âmes égarées est conduite par la main de Dieu dans cet asile de la prière, la charité du Trappiste trouve des élans sublimes pour l'arracher au gouffre qui allait l'engloutir.

Voilà l'apostolat journalier qu'exercent les Pères hôteliers à l'abbaye de la Trappe. Voilà pourquoi et voilà comment ils parlent aux visiteurs étrangers.

J'étais depuis longtemps sous le charme de la parole onctueuse et bienveillante du bon moine, lorsque notre entretien fut interrompu par la cloche du monastère qui annonçait la lecture spirituelle. Ce pieux exercice se fait dans une grande salle qui, pour tout ameublement, possède une ceinture de bancs fixés le long des murailles. On se rendit ensuite à la Chapelle, où les Pères chantèrent les dernières vêpres du jour.

Du haut de la tribune, je fus alors témoin d'un spectacle dont il est impossible de se faire une idée sans l'avoir vu.

Le Lieu Saint, éclairé seulement par les lucres pâles et vacillantes de la lampe du sanctuaire, était plongé dans un clair-obscur fantastique. Du fond de chacune des stalles se détachait comme un fantôme revêtu d'un linceuil blanc : parfois l'une de ces ombres s'avancait avec la lenteur mystérieuse d'une apparition, s'arrêtait devant l'antique lutrin et entonnait d'une voix sépulcrale les psalmodies sacrées ; parfois toutes les ombres s'agitaient à la fois, se prosternaient violemment, et le bruit saccadé